

Yves Gambier
Université de Turku
Université de technologie de Kaunas
Yves.gambier@utu.fi

Jalons pour une historiographie de l'aire traductologique francophone¹

Une remarque préliminaire s'impose : dans un ordre social marqué par l'immédiateté, on confond souvent « vieux » et « obsolète », « récent » et « innovatif ». Un article scientifique peut être daté, il n'en est pas pour autant vieilli, dépassé. Par ailleurs, un article peut rester nouveau quant à sa date de publication, cela n'implique pas qu'il apporte du neuf dans son approche, sa méthode. Cette double confusion imprègne souvent la démarches de jeunes chercheurs, happés par la navigation sur le Net et les algorithmes qui optent pour eux les références à lire, mettant ainsi en danger toute perspective historique. Une discipline amnésique est condamnée à se répéter. Pourtant la diversité des pratiques professionnelles en traduction, la multiplication des approches analytiques de la traduction, la fragmentation des champs de recherche en traductologie, les contraintes de publication... ils devraient nous rendre attentifs à ne

¹ Pour des raisons d'espace, l'article est publié sur deux numéros: les sections 6 et 7 et la conclusion paraîtront ainsi dans la prochaine livraison de la revue. Cependant, la liste des références s'applique à l'ensemble du texte et ressortira aussi avec la seconde partie.

pas succomber ainsi aux dernières modes, aux mots en vogue qui brouillent les exigences scientifiques².

1. Il y a eu un avant traductologique

Les *Translation Studies* (TS) sont relativement récentes³. On peut en dater les premières ébauches dans les années 1930 (par ex. en Union soviétique, comprenant alors l'Ukraine), dans les années 1950 (avec les stylistiques comparées à la Vinay-Darbelnet), puis dans les années 1970 (avec la cartographie programmatique de J. Holmes, esquissée dans une conférence de linguistique appliquée tenue à Copenhague en 1972). Très tôt donc, la discipline émergente est transnationale et polydisciplinaire (avec des références en linguistique formelle et contrastive, en sémiotique, en stylistique, en philosophie, en littérature comparée). Mais elle est aussi enrichie peu à peu par des discours antérieurs, depuis ceux de Cicéron, de St Jérôme, et, pour le domaine francophone, par des écrits souvent courts : préfaces, traités, essais, notes, du XVI^e (Dolet, Amyot), et plus fréquents après le XVII^e siècles (Antoine Lemaistre, Gaspard de Tende, Pierre-Daniel Huet, etc.). L'archéologie et la généalogie de la traductologie restent à faire, partout où la traduction a donné lieu à des prescriptions, des injonctions. On se souviendra ici à titre d'exemple les quatre périodes de la traduction en Occident, envisagée par G. Steiner dès 1975. En d'autres termes, que ce soit pour la France ou la Chine, le Canada ou le Portugal, etc., borner la traductologie à partir de quelques décennies du XX^e siècle serait construire une histoire tronquée – sans doute basée sur un malentendu définitoire : toute approche des pratiques peut être « théorie » au sens premier du terme grec *theoria*, *θεωρία* : façon d'observer, d'avoir un point de vue sur, exprimés par exemple par des métaphores, mais pas nécessairement « théorie » au sens scientifique (vue comme ensemble de concepts, d'explications déduites de méthodes appliquées systématiquement). La traductologie peut donc être perçue comme un effort très ancien

² Je voudrais d'emblée dire ma reconnaissance à Lieven D'hulst pour son savoir, ses suggestions, toujours stimulant l'exploration du passé sans nier les défis du présent.

³ L'ambiguïté de *Studies* dans TS demeure : apprentissage de la traduction (études **en** traduction) et/ou étude **sur** la traduction ? En outre, son statut est aussi ambigu : interdiscipline, praxéologie (embrayée sur la pratique longtemps réduite à sa seule dimension linguistique), science, art, réflexion, etc. On dira qu'elle est en devenir, s'autonomisant peu à peu de la linguistique, puis de la littérature comparée, puis de la philosophie, etc.

de rassembler des savoirs traductifs tirés de l'expérience et comme une discipline scientifique relativement nouvelle. C'est dans ce dernier sens que nous allons la traiter maintenant, en gardant en tête que cette traductologie moderne⁴ a aussi hérité du passé, notamment par exemple quand elle s'appuie souvent sur des traductions de textes littéraires, religieux et philosophiques, au détriment des ceux pragmatiques et scientifiques, et qu'elle s'est développée en même temps qu'elle devenait une discipline universitaire.

2. Enjeux d'une historiographie des Translation Studies (la traductologie)

Écrire l'histoire des savoirs et des théories de la traduction implique une vision diachronique, contextualisant les activités de traduction/interprétation dans un environnement sociologique/anthropologique apte à expliquer les concepts nomades, les pratiques diverses, les conditions de production, de circulation et de réception des réflexions sur la traduction [D'hulst & Gambier 2018]. Mouvements de pensée, formulation des hypothèses, présuppositions, définitions, réflexivité, efforts pour ordonner les acquis de l'expérience sont certains des éléments qui constituent le récit historique de la traductologie [Van Doorslaer & Naaijken 2021]. On rappellera ici les travaux pionniers⁵ de Lieven D'hulst sur les conditions, les contraintes ainsi que sur les défis et les outils d'une histoire de la traductologie comme discipline [2007, 2010, 2022 ; voir aussi Bastin et Bandia 2006 ; Tahir Gürçağlar 2013 ; Delisle 2021] – notamment touchant les problèmes de périodisation, d'espace (national, européen, postcolonial, occidental, etc.), de métalangage (sur les notions de progrès, de changement, de continuité, de paradigme, d'influence, etc.).

Divers supports se sont multipliés ces dernières années, avec des Introductions, des Anthologies, des Handbooks (ou guides), des Encyclopédies dont les objectifs et méthodes d'approche ne sont pas toujours explicités et dans lesquels surtout les discours sur la traduction sont,

⁴ Berman, dès 1989 (p. 676-679), avait assigné à la traductologie onze tâches particulières.

⁵ Dès le milieu des années 1990, J. Delisle avait lancé un réseau d'historiens de la traduction et accessoirement de la traductologie, cette double perspective historique n'étant pas encore « séparée », comme en témoigne par exemple son intervention de 1995.

paradoxalement, souvent déhistoricisés, décontextualisés, l'accent étant mis plutôt sur la justification des textes, des entrées sélectionnées, pour ne rien dire de la conception de l'histoire sous-jacente à ces collections.

De fait, l'historiographie de la traductologie s'est longtemps complu et limitée à une vision nationale, même si l'histoire n'est jamais écrite par un seul pays – se focalisant sur une zone géographique et/ou une période donnée (études sur l'Allemagne de la seconde moitié du XX^e siècle, sur la Japon, sur la Chine (impériale ou républicaine), sur la Russie, sur l'Europe de l'Est, etc.) ou encore sur une langue ou une famille de langues (histoire des traductions de langue française, anglaise, finnoise, portugaise, etc.). Il ne s'agit pas de délégitimer a priori ces efforts, éléments d'un puzzle encore parcellaire, mais de s'interroger sur l'histoire à l'œuvre, la logique qui réunit tels auteurs, textes, traducteurs et éditeurs, car l'approche nationale (héritée d'une vision de l'histoire du XIX^e siècle) est trop souvent anecdotique, accumulant des noms, des dates, des titres, selon la seule chronologie, sans éclairer le rôle qu'ont pu jouer traducteurs et traductions dans le changement historique (dans l'évolution des langues, l'histoire littéraire, celle des relations internationales et diplomatiques, les échanges culturels, scientifiques, etc.)⁶. Il n'en reste pas moins que les traductologies recueillent leurs données, les classent et les interprètent dans le cadre d'une certaine tradition intellectuelle, épistémologique dominante qui ne correspond pas forcément à d'autres traditions (locale, régionale, nationale, continentale, postcoloniale, etc.). *Übersetzungswissenschaft* (en allemand) a ses débuts dès le XIX^e siècle, *perevodovedenie* (en russe) démarre autour des années 1920-1930, tandis que la traductologie (en français) et la *translatologie* (en allemand) remontent aux années 1960-1970. Par ailleurs, les frontières de la discipline sont sujettes à nombre de variations (institutionnelles, pédagogiques) sans rien dire des autres disciplines qui l'ont aidé à émerger – tantôt la linguistique contrastive, par exemple avec Vinay et Darbelnet, tantôt la littérature comparée par

⁶ La seconde partie de l'*Encyclopedia of TS*, éditée en 1998 par M. Baker et G. Saldanha, traite des « traditions » pour la plupart nationales (hongroise, italienne, polonaise, suédoise, etc.) mais six entrées sur 32 réfèrent à des zones géographiques plus larges (traditions africaine, américaine, arabe, etc.). Pourtant toutes suivent le même modèle comme si la périodisation était similaire (chronologie euroéo-centrée), indépendamment des sociétés. Le concept implicite de l'histoire est conventionnel, avec des figures-clés et des événements dits centraux. La seconde édition (2009) a omis toute cette partie.

exemple avec l'école dite de la manipulation et chez la majeure partie des chercheurs des États-Unis, tantôt l'enseignement des langues classiques et étrangères, par exemple avec une myriade de traductologues de langue espagnole [Gambier & Van Doorslaer 2016 : 2-6]. Le repli national peut se justifier mais sans doute pas dans la perspective d'une historiographie de la traductologie polydisciplinaire, basé sur une pratique universelle (quelle qu'en soient les définitions conceptuelles).

3. Une traductologie de langue française

Une langue, ce serait aussi une vision relative du monde (réalité préorganisée par des catégories linguistiques et des schémas culturels) et un héritage épistémologique, comme on l'a rappelé ci-dessus [Taivalkoski-Shilov 2021b]. Ainsi par exemple, la problématique de l'histoire et de la théorisation des sciences relève plus de la philosophie de la connaissance en France et davantage des domaines du savoir en Grande-Bretagne, comme la conceptualisation est une approche privilégiée en français alors que l'empirisme, l'appétence pour la description l'emporteraient dans le monde anglo-saxon. Certes, ces oppositions sont schématiques et exigent d'être considérées avec prudence⁷, d'autant plus que la pensée binaire a dominé pendant très longtemps la vision occidentale⁸, réductionniste, remise en cause entre autres par la déconstruction. En traductologie, de telles traces dichotomiques persistent (nous/les autres, universel/particulier, sens/forme, système/ensemble des agents, source/cible, domestication/étrangéisation, mot à mot/libre, etc.).

Par ailleurs, il faut différencier l'état des *Translation Studies* (TS) dans un pays à un moment donné et les TS qualifiées par le nom d'un lieu – comme par exemple les TS au Canada, c'est-à-dire le stade de leur développement entre 1970 et 2000, et les TS canadiennes, comme si elles (ou une partie) étaient spécifiques à ce pays⁹. On ne parlera pas ici de traductologie française, liée à un territoire mais de traductologie de langue française. On distinguera trois sens de traductologie en français :

⁷ Lieu, milieu, contexte orientent aussi nos croyances, nos présupposés, etc.

⁸ Oppositions comme homme/animal, bien/mal, corps/esprit, sacré/profane, nature/culture, vrai/faux, inné/acquis, théorie/pratique, diachronie/synchronie, concret/abstrait, système/usage, cru/cuit, etc.

⁹ Il ne s'agit pas de tomber dans un nationalisme ombrageux prétendant toujours être premier en théorie de la traduction tout en réclamant une reconnaissance internationale.

- Cette langue est celle native des auteurs, qu'ils soient de France, de Belgique, de Suisse, du Québec. Ils rédigent majoritairement dans cette langue et emploient le plus souvent des données en français.
- La traductologie est élaborée par des chercheurs qui ont le français comme langue seconde ; c'est le cas de chercheurs en Pologne, en Grèce, en Italie, en Roumanie, en Corée du sud, au Brésil, etc.
- La traductologie en français peut aussi signifier celle qui utilise des données, des documents de langue française, les agents ou chercheurs étant considérés comme spécialistes de cette langue-lingua franca (par formation, par recrutement, par affiliation) ; c'est le cas de chercheurs scandinaves, finlandais, espagnols, etc. Il resterait à voir si ce recours à des sources en français implique aussi une épistémologie, une tradition intellectuelle particulière. Ou si ce recours au français, dans des publications parues majoritairement en anglais, brouille les pistes et peut s'analyser dans un cadre de pensée différent, plus anglo-saxon par exemple.

Ces trois directions possibles d'une traductologie en français peuvent-elles constituer une aire traductologique spécifique, avec des traits communs (outre la langue), comme on a parlé d'« aire traductionnelle » [Chalvin 2011] ? Comme par exemple pour **l'Europe médiane** rassemblant seize langues, allant de la Finlande à l'Albanie, ayant en commun un rôle fondateur attribué à la Bible, l'émergence tardive de vernaculaires écrits, des mouvements nationalistes au XIX^e siècle, des emprunts culturels massifs de l'Europe de l'Ouest, et une expérience similaire du totalitarisme d'après-guerre [Chalvin et al. 2019]. Ou encore **l'Asie sinitique**, c'est-à-dire la Chine, le Japon, la Corée et le Vietnam, partageant l'emploi de l'écriture chinoise, le prestige des classiques chinois et une forme de colonialisme au XIX^e siècle [Wakabayashi 2005]. Ces points communs devraient permettre de développer une certaine histoire de la traduction. Quelles seraient les catégories communes à une traductologie en français qui justifieraient de structurer l'historiographie des TS selon de telles aires, ni nationales ni universelles, au moins pour une période donnée ?

4. Un défi terminologique

J'ai pu suivre, dans les années 1970, les discussions sur le terme équivalent en français à *Translation Studies*, alors que se poursuivaient aussi des

discussions similaires en allemand, en néerlandais, en espagnol, en finnois, etc. Le tableau synoptique ci-dessous récapitule les termes envisagés, sans prétendre à être exhaustif (certains termes ayant une vie très courte, comme **translémique**). Il faut remarquer que le syntagme **science de la traduction** a été très tôt calqué sur l'anglais, notamment sur les titres des ouvrages de Nida [1964], de Wilss [1970], et de la conférence de Holmes [1972], mais très vite aussi délaissé justement à cause de son caractère de calque et des ambiguïtés de **science** (comme d'ailleurs de *Wissenschaft*, en allemand).

Tableau 1 : Termes proposés comme équivalents de *Translation Studies*

Auteur et titre	Revue, année	Equivalents proposés	Arguments
Roger Goffin (terminologue), « La terminologie multilingue et la syntagmatique comparée au service de la traduction technique »	<i>Babel</i> , 14 (3), 1968 : 132-141. Repris aussi dans : <i>Linguistica Antverpiensia</i> , 2, 1968 : 189-205. Et dans <i>Meta</i> , 16 (1-2). 1971	Traductiologie (avec un i)	Du latin <i>transductio</i>
Brian Harris (professeur à Ottawa) « La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique »	<i>Cahiers de linguistique</i> , 2, 1973, PU Québec : 133-146.	Traductologie (p.134-135)	Pour référer à « l'analyse linguistique du phénomène » c'est-à-dire de la traduction. Du latin <i>transductio</i> , lui-même dérivé de <i>transductus</i> . Proposé avec translatology .
R. Goffin « Linguistique et traduction »	<i>Equivalences</i> , 3 (1), 1973-1974 : 15-31	Études de la traduction	Sur le modèle des Études anglaises, des Etudes germaniques

Jean Hesse (traducteur retraité de l'ONU)	<i>Traduire</i> , 86 (1), 1976 : 21	Translatique	De l'ancien français <i>translatio</i> + suffixe -ique
Jean Maillot (traducteur technique)	<i>Traduire</i> , 87 (2), 1976 : 19-20	Traductologie	Plus conforme aux règles de formation des mots composés que translati-que ; 1 ^{er} élément : dérivé du supin du verbe latin <i>traduct</i>
R. Goffin, « Pour une formation universitaire sui generis du traducteur »	<i>Meta</i> , 16 (1-2), mars 1971 : 57-68 (Actes du colloque de Montréal, 1970 : <i>Linguistique et traduction</i>)	Traductiologie (avec un i) et translatologie	« Néologismes plus ou moins bien frappés » (p. 59), comme en allemand et néerlandais
Georges Lurquin, professeur « Comment nommer la science de la traduction »	<i>Le Linguiste</i> , 5-6, sept.-déc. 1977	Métaphrastique	Créé à partir du grec <i>metaphrasis</i> . L'allemand, l'anglais, le néerlandais, l'italien, l'espagnol, le russe pourraient aussi facilement suivre ce modèle
Brian Harris « Toward a science of translation » Irène Spilka, en réponse à Harris	<i>Meta</i> , 22 (1), mars 1977: 90-91 <i>Meta</i> , 22 (1), 1977 : 92	Traductologie (et favorable aussi à Translatology en anglais) Translatique	Permettrait de distinguer praticien (traducteur) et théoricien (translaticien)

J. Maillot, « Question de terminologie »	<i>Traduire</i> 93 (4), 1977 : 8-11	Plus partisan de métaphrastique déjà envisagé par lui dans <i>Traduire</i> , 87, 1976, mais ne renie pas traductologie	Répond à la controverse traductologie/ translatique : le suffixe n'est pas -ique mais -atique comme dans <i>problématique</i> . Métaphrastique pourrait recueillir un consensus international
J. Delattre, enseignant à l'AIT. Genève « Métaphrastique, translatique, etc. »	<i>L'interprète</i> , 1, 1980 : 9-10	Favorable aussi à Métaphrastique	Mais l'emploi du terme est « peu probable »
J. Maillot, « Le suffixe -tique », (complète son article paru dans <i>Traduire</i> , 109). Influence (?) de G. Radó qui a défendu Traductologie dans <i>Babel</i> , 3-4, 1978	<i>Traduire</i> , 110, avril 1982	Plutôt favorable (depuis 1976) à Traductologie	Sur divers néologismes en -tique dont traductique , déjà proposé en 1980 avec interprétique , rédictique

R. Goffin, « Néologismes controversés »	<i>Terminologies for the Eighties</i> , Infoterm, 1982 : 280-287. Bilan similaire dans Goffin, 2006 : « Aux origines du néologisme traductologie » In : Bracops et al. <i>Des arbres et des mots</i> , Éd. du Hasard, Bruxelles : 97-105	Bilan sur les joutes terminolo- giques passées : traductio-logie, métaphrasti-que, translatique, traductique	Récapitule les tenants et aboutis- sants des polémiques entre 1968 et 1977, avec de larges citations
B. Harris, « What I really mean by <i>Translatology</i> »	<i>TTR</i> , 1 (2), 1988 : 91-96. (On peut ajouter aussi l'article paru plus récemment dans <i>Babel</i> , 57 (1), 2011 : 15-31, comme quoi per- siste la polémique terminologique)	Translatology	Ou étude scien- tifique de la traduction (et non exclusivement linguisti-que) c'est- à-dire observa- tion, description, analyse de ce que font les traduc- teurs, comment ils le font et ce qu'ils produisent, et aussi comment on perçoit ce qu'ils font (p. 94)

On peut tirer cinq remarques de ce tableau :

- Le débat terminologique s'est étiré sur une décade (1968-1982), avant même que la carte programmatique de Holmes s'impose et que la teneur, l'étendue des TS soient discutées amplement.
- *Traductologie* a été en concurrence avec *métaphrastique* et *translatique*, avant de l'emporter. A noter que le même tâtonnement a aussi été du côté anglophone (avec *metaphorology*, *metaphraseology*, *metaphrastics*, *translatistics*, *translistics*, tombés dans les oubliettes de l'histoire).

- Les auteurs sont orientés sur les dénominations, la formation des néologismes, et non sur le sens du concept, à l'exception de Harris 1988 [voir aussi plus récent : Harris 2011, et Ballard 2006 ; Salama-Carr 2009] et qui est déjà bien en dehors des polémiques des années 1970.
- Les controverses sont le fait de terminologues, de praticiens de la traduction, d'enseignants universitaires en traduction, tous plus ou moins concernés aussi par les développements de la traductologie d'alors ou à venir.
- Les discussions sont d'emblée francophones – de Belgique, de France, du Canada, de Suisse.

5. Repères pour une histoire récente de la traductologie

Dans ce qui suit, nous distinguerons entre précurseurs des années 1950-1960 et défricheurs des années 1980-1990, alors que dans la période intermédiaire s'installait le concept de traductologie (voir section 4). Les défricheurs sont eux-mêmes situés selon divers points de vue ou types d'approche. Dans un tel tableau, les positions sont toujours discutables et ne sont pas figées. Au moins le recul de quelques années permet déjà de répertorier certains noms qui ont innové en traductologie. En d'autres termes, la traductologie en devenir n'a pas encore son Panthéon et les auteurs mentionnés ci-dessous n'ont aucune assurance de passer à la postérité. D'emblée, il faut noter que les encyclopédies et autres ouvrages introduisant à une histoire du domaine, parus ces deux dernières décennies, sont assez chiches d'auteurs non-anglophones. Ainsi Venuti dans son *Translation Studies Reader* [2021, 4^e édition] ne réfère qu'à cinq auteurs francophones sur les 34 cités, contre trois sur 30 dans la 1^{ère} édition de 1998. D. Robinson dans *Western Translation Theory: From Herodotus to Nietzsche* [1997; 2^e édition 2002] cite 89 auteurs dont 13 francophones (qui ont aussi pu écrire en latin). Enfin, le dernier exemple, *Translation. Theory and Practice. A Historical Reader*, publié en 2006 par D. Weissbort et A. Eyesteinsson, donne 56 noms dont trois francophones pour les XVI^e-XVIII^e et aucun pour les XIX^e-XX^e siècles. Bien des auteurs d'autres langues (turque, tchèque, russe, espagnol, japonais, chinois, etc.) sont ignorés – ce qui donne à penser que ces histoires sont plutôt anglo-centrées, sauf en considérant le passé gréco-latin. L'anglicisation à outrance de l'historiographie des TS est une de ses maladies infantiles.

5.1. Les précurseurs

Avant la « traductologie », c'est-à-dire l'émergence et l'acceptation du terme dans les années 1970 qui voient aussi un renouvellement dans la pédagogie des langues, on doit se souvenir de la place de la version et du thème (latin/grec/français) dans les programmes du secondaire, ce qui a sans doute façonné certains préjugés sur la traduction. Version et thème sont rattachés aussi au cours en langue étrangère. Il s'agit très souvent de contrôler l'acquisition de la grammaire et/ou du vocabulaire [Gambier, à paraître]. Dans les années 1920-1930, naissent des tensions à propos de la place à accorder aux langues anciennes, tensions récurrentes à intervalle plus ou moins régulier jusqu'à aujourd'hui pour souligner le rôle supposé des humanités classiques dans la formation intellectuelle et comme signe de distinction, et le rôle de la traduction comme méthode d'appréhension de la langue française. Le concept de traduction se réduit alors à des principes, des règles, des conseils méthodiques, à la base de nombreux manuels et de condensés de versions latines en vue du baccalauréat. Vont suivre des ouvrages sur les pièges de la traduction vers et à partir de l'anglais, avec ses faux amis. Ainsi, entre 1920 et 1960, se diffuse une certaine idée de la traduction, forme d'art articulée le plus souvent à des textes littéraires : elle aiderait à la fois à comprendre les textes originaux et à affiner ses compétences linguistique et stylistique. L'approche comparative se perpétue aussi avec les réflexions d'un Paul Valéry qui a traduit en vers les *Bucoliques* de Virgile (parus en 1955), ou encore d'un André Gide qui a parsemé ses réflexions dans ses préfaces, sa correspondance, son journal. A ce corpus disparate s'ajoutent les articles et témoignages de traducteurs et d'écrivains, publiés dans des revues comme *Les Cahiers du Sud* (notamment via une enquête en 1927, voir section 6), *La Parisienne* qui sort un dossier en 1957 intitulé « Traduction = Trahison ? » dans lequel on trouve les signatures d'E. Cary, P.F. Caillé¹⁰, D. Aury¹¹ [D'hulst 2019]. Si la traduction littéraire est perçue comme plutôt misérable, cela n'empêche pas de s'interroger sur les flux des échanges littéraires entre la France et des pays étrangers, comme dans la *Revue de littérature comparée* et les

¹⁰ Traducteur littéraire et de doublage, il a dirigé la SFT/Société française des traducteurs (1951-1973), a été un des fondateurs en 1953 de la FIT/Fédération internationale des traducteurs qu'il a aussi présidée (1953-1978) à plusieurs reprises, et a lancé en 1955 la revue *Babel* qui a sorti son 68^e volume en 2022.

¹¹ D. Aury (1907-1968), pseudonyme de A.C. Desclos, aussi alias Pauline Réage, fut écrivaine, traductrice, scénariste, journaliste, critique littéraire, directrice de collections.

Cahiers de l'association internationale des Études françaises. Rappelons que l'*Index Translationum*, lancé en 1932, est géré par l'UNESCO depuis 1946 et que l'organisation internationale a lancé un programme de traductions d'œuvres représentatives (1948-2005), la collection réunissant plus de mille titres. On ne saurait sous-estimer le rôle de Roger Caillois¹², traducteur des œuvres de Borges et d'Octavio Paz, dans cette base de données et cette collection ; il avait été nommé haut fonctionnaire de l'UNESCO en 1948. D'autres penseurs, non rattachés à l'enseignement des langues et de la littérature, comme Maurice Leenhardt, (qui a publié des notes sur la traduction en 1922), Jean Paulhan, Michel Leiris, Maurice Blanchot, vont aussi multiplier des remarques sur la traduction à partir de leurs expériences en Nouvelle Calédonie, à Madagascar, en Éthiopie, au Mali, etc. Cet apport ethnographique annonce la problématique de l'intraduisibilité (cf. Mounin), les critiques envers la traduction ethnocentrique (cf. Berman). On arrive ainsi à l'aube des années 1950 qui ne viennent pas de nulle part, sans parler des effets de l'internationalisation des échanges, du Plan Marshall et de l'américanisation naissante, après la seconde guerre mondiale.

Parmi les précurseurs, on ne retiendra que quelques figures déjà reconnues en soulignant leurs apports, par rapport aux décennies précédentes. Valéry Larbaud [1946] est sans doute le premier relais entre les deux périodes : sa conceptualisation doit encore beaucoup à la grammaire, à la rhétorique puis à la linguistique comparée. Son ouvrage qui réunit des articles datant des années 1920 est composite : c'est un « essai » qui cherche à positionner le travail des traducteurs selon la rigueur, les exigences de St Jérôme, à un moment où la traduction reste dévalorisée de la part des écrivains et critiques. Ses brefs chapitres de la seconde partie sur « l'art et le métier » abordent différentes sortes de situations et de problèmes pour mieux souligner les droits, les devoirs, les atouts du traducteur, tandis que la troisième partie (reprise d'une publication de 1932) traite de ponctuation, de mise en page, d'anthologies, de traduction poétique. La perspective à la fois historique et contemporaine donne au texte traduit et au traducteur une fonction qui dépasse l'apprentissage scolaire

¹² R. Caillois (1913-1978), agrégé de grammaire, essayiste encyclopédique, attiré par les mythes, le fantastique, l'imaginaire, un temps surréaliste, fondateur avec M. Leiris et G. Bataille du Collège International de Sociologie, élu à l'Académie française en 1971, a publié une trentaine de titres. Son œuvre complète est parue en 2008.

et la critique historique. L'orientation de Larbaud¹³ va être amplifiée par Edmond Cary, anagramme de son nom d'origine russe, émigrant en France, puis interprète à l'UNESCO après 1945. Il va être inspiré par des réflexions venues notamment d'Allemagne (Kade ; Jumpelt avec lequel il va éditer *La qualité en traduction* [1963], Actes du 3^e congrès de la FIT [1959]) et de Russie (Fedorov) ainsi que par ses expériences de praticien polyglotte. Son ouvrage de 1958 d'une soixantaine de pages est le résultat d'un cours radiodiffusé qui laisse déjà à penser le rôle de passeur et de diffuseur de Cary : ce dernier aura le souci de renforcer l'institutionnalisation du métier et les droits des traducteurs et interprètes. Il est de fait co-fondateur avec P.F. Caillé de la SFT, de la FIT et de la revue *Babel* dans laquelle il publiera nombre d'articles et de comptes-rendus qui vont l'aider à préciser sa pensée. A partir de genres divers (textes classiques, poésie, livres d'enfants, pièces de théâtre, textes techniques, films à doubler), il s'attache aux possibilités et aux utilisations de la traduction, et non plus comme exercice de langue dans les lycées et universités. En outre, la diversité des genres et des contextes, font en sorte, qu'aucune règle absolue n'est valable en traduction, qu'elle soit orale ou écrite. Ses réticences vis-à-vis de l'approche linguistique (formelle) de la traduction qui unifierait tous les genres, comme chez Fedorov, lui font reconnaître qu'il n'y a jamais une seule traduction possible pour un texte de départ donné et que l'opposition mot-à-mot vs sens profond ne tient pas. Cary développe donc une réflexion qui atteint les milieux professionnels et s'oriente vers la théorisation. On signalera, sans commentaires, ses deux autres publications de 1956 et de 1963 qui posent les bases d'une histoire de la traduction et de l'interprétation.

Les questions soulevées par E. Cary vont être reprises, développées par Louis Leboucher dit Georges Mounin, linguiste, sémiologue, traductologue avant la lettre. Nous nous limiterons ici à deux de ses livres [1955 et 1963]¹⁴. Dans *Les Belles infidèles* [1955], contrairement à ce que peut laisser penser le titre, l'essai, souvent polémique, ne traite pas de ce type

¹³ V. Larbaud (1881-1957) maîtrisait l'anglais, l'espagnol, l'italien, le latin et le grec. Il a été un des découvreurs de Faulkner, de Joyce et de E. Dujardin, un des initiateurs du monologue intérieur. Aphasique en 1935 jusqu'à sa mort, il a rédigé un journal de 1600 pages (édition définitive parue en 2009) et entretenu une large correspondance avec diverses personnalités.

¹⁴ Notons que Mounin n'a jamais publié en français un ouvrage traduit par S. Morganti en italien en 1965 *Teoria e Storia della Traduzione* chez Einaudi (Turin), version qui a elle-même servi à la traduction en allemand.

de traduction évoqué au XVII^e siècle. En moins de 90 pages, Mounin analyse les arguments controversés, historiques, théoriques déjà énoncés par Du Bellay [1549] et toujours avancés par les détracteurs de la traduction, en s'appuyant sur la diversité des façons de traduire et en se référant à de nombreux exemples tirés de l'histoire – ces deux derniers aspects disparaîtront de la thèse de 1963. Il s'agit bien d'une « défense et illustration de l'art de traduire » : se défendre contre les préjugés toujours dominants, réfuter les obstacles à la traduisibilité liés à la sémantique, à la morphologie, à la phonétique, à la stylistique car Mounin fait de la traduction une opération de transfert des formes linguistiques. Mais par ailleurs, il tient compte des points de vue de traducteurs et théoriciens de la traduction, raisonnant toujours à partir du concret, d'exemples probants issus de diverses langues. On a donc des prolégomènes à une auscultation de la traduction, ici centrée sur les textes littéraires. Le dernier chapitre dépasse le mot-à-mot intenable, scolaire, et les belles infidèles, pour attaquer les « disparates » ou comment atteindre la cohérence, l'unité de ton et de style dans une traduction. Il met en rapport la traduction et l'adaptation, et la naturalité des équivalences, et la parodie, le pastiche, ainsi que le vieillissement des textes traduits – tous ces thèmes seront développés plus tard par bien des traductologues. Il propose aussi la métaphore des verres, tantôt transparents (qui recouvrent la naturalisation, le rajeunissement, la transposition filtrée ou aseptisée), tantôt colorés (qui recourent ce qu'on pourrait appeler la traduction-calque, la traduction-résurrection, la traduction-dépaysement, ou comment transférer la couleur de la langue de départ, du siècle de l'original, de la culture autre). Cette dichotomie annonce l'opposition cibliste/sourcier¹⁵ développée par Ladmiral dès 1983 lors d'un colloque sur la traduction à Londres et synthétisée en 2014, et reprise par Venuti à propos de la naturalisation et de l'étrangéisation¹⁶. *Les Problèmes théoriques de la traduction* [1963] est une thèse et se présente comme telle dans sa composition et sa logique. Deux points majeurs en constituent l'ossature : sur la nature et la diversité des langues comme obstacle prétendu à la traduction – en s'appuyant sur l'articulation langue/

¹⁵ Sont considérés comme ciblistes Ladmiral, Mounin, Nida, Taber, Etkind, etc. et comme sourciers Benjamin, Berman, Meschonnic, Nabokov, Venuti, etc.

¹⁶ Venuti reconnaît sa dette envers F. Schleiermacher (1813) dont l'opuscule sur les « différentes méthodes de traduire » a été publié en anglais dans Venuti [1998]. *The Translation Studies. A Reader*, p. 43-63 (4^e éd. en 2021) et en français (traduit par A. Berman) aux éditions du Seuil en 1999.

vision du monde (telle qu'énoncée par Humboldt, Sapir et Wolf) – et sur la possibilité de traduire, en s'interrogeant sur les manières de mesurer l'intraduisibilité. Cette pseudo-aporie donnera lieu à la problématique de « l'objection préjudicielle » [Ladmiral, 1979 : chapitre 3], c'est-à-dire comment partir d'une question « métaphysique » (la traduction est-elle possible ?) et s'y empêtrer alors que la question est socio-culturelle et historique. Mounin, élève de l'école fonctionnaliste d'un André Martinet¹⁷, adepte de Bloomfield et de Hjelmslev, applique les acquis de la linguistique de son époque à la pratique de la traduction mais en tenant compte du facteur temps sur les langues et leurs variations. Il s'intéresse également aux faits de culture en questionnant les rapports entre lexique et traduction, entre dénotation et connotation, ouvrant ainsi la porte à l'approche sociolinguistique de M. Pergnier [1978]. Ce qui n'empêche, pour Ladmiral, que Mounin relève du « discours traductologique d'hier », c'est-à-dire descriptif à partir des catégories linguistiques.

Le dernier précurseur sélectionné est la paire Vinay-Darbelnet dont le point de vue comparatif va marquer la traductologie pendant des décennies, en particulier au Canada. Leur livre, sorti en 1958, comme *Comment faut-il traduire ?* de Cary, est le fruit d'observations des traductions dans les rues et les administrations québécoises. Ces observations, alors que les lois linguistiques qui vont régler le bilinguisme et l'aménagement linguistique du Québec n'existent pas encore, vont permettre de conceptualiser les démarches d'une opération entre deux langues, ce qui va faciliter la gestion et la transmission de sa pratique. L'option didactique l'emporte sur la théorisation. Les notes d'un Daviault [1931], la thèse d'un Panneton [1945] soutenue à l'université de Montréal ainsi que ses « règles de l'art de traduire » [1946] annoncent ce tournant pragmatique et contrastif, éclairé par le souci de l'expression juste contre les interférences, les calques et les approximations en traduction¹⁸. Outre la discussion sur transcodage et traduction, sur les unités de traduction, l'ouvrage de Vinay et Darbelnet va rester important pour les sept procédés de traduction et les sept critères d'évaluation des textes traduits. Mounin [1963] sera redevable de la *Stylistique comparée* à la fois pour son approche, sa typologie des techniques de traduction et son effort pour établir une terminologie univoque de l'étude

¹⁷ Martinet a été le directeur de thèse de Mounin.

¹⁸ Il est à noter que le sous-titre de la *Stylistique comparée*, voir : *Méthode de traduction* est un ajout de la maison d'édition.

de la traduction (en suggérant un grand nombre de néologismes pour mieux faire ressortir la démarche du traducteur et du stylisticien comparatif) : décrire et nommer pour mieux identifier les problèmes justifie le regard neuf porté sur la traduction. Des traités similaires porteront sur d'autres paires de langues (français/allemand, italien, roumain) tandis que le travail de Vinay et Darbelnet, placé sous le patronage de la linguistique structurale de Saussure, inspirera aussi de futures publications comme par exemple celle de Guillemain-Flescher [1981] qui établira des relations entre la théorie de Culioli sur les opérations énonciatives, la linguistique contrastive et la traduction¹⁹, ou encore comme celle de Garnier [1985], lui-même influencé par la psychomécanique du langage de G. Guillaume.

Du collage hétéroclite de V. Larbaud [1946] aux efforts d'E. Cary [1956] et de Mounin [1955, 1963], la théorisation en traduction s'esquisse lentement. Vinay et Darbelnet vont donner à la traductologie naissante un caractère plus systématique qui lui manquait jusque-là et qui dépasse, grâce à ses données, les traités sur les manières de traduire attestés depuis longtemps dans l'histoire des réflexions sur la traduction. Dans ces premiers pas de la traductologie, il resterait à évaluer les apports de Charles Bally, professeur de linguistique générale et des langues indo-européennes à Genève, dont les remarques sur la stylistique auraient marqué un Fedorov, cité par Cary, Mounin, Goffin... Mais la carte de la circulation internationale des idées va au-delà de cet exposé.

A la suite de ces précurseurs vont apparaître des défricheurs, plus ambitieux dans leur visée et plus méthodique dans leur approche. Plutôt que de les introduire selon un ordre chronologique qui serait insignifiant, et faute aussi de place, nous les avons regroupés sous plusieurs étiquettes, manière de marquer les filiations, les influences et aussi de souligner la nouvelle dynamique de la traductologie désormais faite de tendances plus que d'individualités. Ces étiquettes ne chapeautent pas des groupes, des écoles au sens sociologique. Elles sont simplement un moyen pratique de donner une vue d'ensemble sans fractionner à outrance cet ensemble par une simple liste d'individus.

¹⁹ L'angliciste Guillemain-Flescher influencera à son tour des recherches par exemple entre le français et le grec, le polonais, l'arabe. Voir la collection « Linguistique contrastive » et traduction chez Ophrys.

5.2. Les défricheurs

Le premier regroupement de quatre noms a favorisé l'approche philosophique/ épistémologique : Ladmiral, Berman, Meschonnic et Le Blanc²⁰.

Ladmiral, déjà mentionné en 5.1., a déplacé, parmi d'autres, l'intrêt pour la correspondance entre deux langues vers la recherche du sens construit par le lecteur et reconstruit par le traducteur. Étant donné sa formation en allemand, il va porter son œil critique sur la traduction philosophique de la question de la traduction, notamment celle des pays germaniques. Il va également chercher à affirmer le concept et le domaine de la traductologie, en précisant les quatre âges de ses discours et les trois stades de son évolution. Ses « théorèmes » pour clarifier les problèmes de traduction, préciser la logique de décision du traducteur s'inscrivent dans un cadre philosophique et sémanticiste. Son livre fondateur [1979] a été suivi de multiples articles et interventions, souvent répétitifs – depuis 1981 jusqu'à 2014. On citera à son propos P. Ricoeur, traducteur de Husserl et herméneute soucieux des concepts de lecture, de sens, de subjectivité. Les deux conférences de 1997 et 1998 ainsi que l'inédit qui constitue son volume *Sur la Traduction* [2004] proposent une réflexion sur le sens même de traduire : la différence avec l'étranger ne se confond plus avec l'intraduisible ; au contraire, elle motive, justifie l'acte même de traduire. Son « hospitalité langagière » recoupe certaines préoccupations d'un Derrida. Pont entre F. Schleiermacher, W. Benjamin, G. Steiner et Ladmiral, Berman, Ricoeur est comme un passeur longtemps invisible en traductologie qui ne saurait se limiter à un héritage intellectuel national.

Berman, dont la thèse de doctorat a été dirigée par Meschonnic, a été un cas assez à part à la fois à cause de sa pensée dense et originale, de sa rigueur spéculative (non sans jugements de valeur), et à cause de sa position dans le milieu des sciences humaines et de la philosophie : n'ayant jamais eu accès à un poste universitaire (voir section 6), tout en enseignant régulièrement, il a su garder son esprit critique ouvert sur d'autres univers, sachant lier l'histoire des langues, des littératures au sujet traduisant, à la subjectivité créatrice du traducteur, faisant de la traduction un texte d'accueil. Outre les influences de Schleiermacher [1813], de Benjamin [1923], on n'oubliera pas de mentionner celle des poètes-traducteurs, si actifs dans les débats des

²⁰ *The Routledge Handbook of Translation and Philosophy* (2021) traite dans trois chapitres de Ricoeur et de Derrida mais aucun des quatre auteurs cités. Est-ce à cause de la différence culturelle dans ce qu'on perçoit comme « philosophique » ?

années 1970, comme Ph. Jaccottet, P. Klossowski, Y. Bonnefoy, P. Leyris, M. Deguy. Son expérience de traducteur à partir de trois langues (anglais, allemand, espagnol sud-américain) et avec des textes de genres différents, va accompagner aussi ses réflexions traductologiques – sur la traduction comme acte de compréhension, de critique de la culture traduite et comme acte d’appréhension de sa propre culture traduisante. Il opposera de la sorte la traduction « ethnocentrique » qui se plie aux canons de la langue/culture d’arrivée à la traduction « éthique », apte à accueillir la littéralité dans sa propre langue. Ce qui ne va pas sans hiatus comme lui-même l’a expérimenté à travers la traduction par ex. des sociolectes argentins, comme si la prolifération, les variations de la langue, l’hétéroglossie des vernaculaires étaient un défi permanent pour le traducteur (praticien et théoricien). La « critique productive » de la traduction, formulée en quelques années par Berman [1984, 1995, 1999], marque une étape essentielle dans la traductologie épistémologique (pas seulement francophone), s’éloignant sans complexe des spéculations linguistiques sur la traduction, mais aussi critique des méthodes analytiques de Meschonnic et des approches « descriptives », « systémiques » d’un Toury, d’une Brisset dont l’attitude déterministe, fonctionnaliste qui a permis des avancées fécondes en traductologie, empêche toutefois de s’interroger sur le pourquoi d’une traduction.

On peut rattacher à ce premier groupe H. Meschonnic, même si sa perspective est plus poétique que philosophique. Tous ses travaux (poésie, essais, critiques, traductions, en particulier de la Bible) et la plupart de ses publications [1982, 1995, 1999, 2007] tournent autour de la question du « rythme », organisation du mouvement dans la parole et d’un discours pour un sujet et d’un sujet par son discours, pour dire qu’il n’y a pas que le sens des mots, que l’oralité est « le mode de présence du sujet dans le texte » [2007], que traduire c’est interpréter le différent (comme pour Berman). Il s’agit de fonder un ensemble théorique de la traduction qui vise à dépasser certaines dissociations de la linguistique structurale (son/sens, signifiant/signifié). La traduction joue comme le révélateur de tout le langage et de la littérature : elle est, beaucoup plus qu’un instrument de communication, un phare qui permet d’observer les possibilités et les effets du langage. L’approche de Meschonnic s’oppose à l’herméneutique et à cette traductologie toujours tributaires de la discontinuité du signe ; elle s’appuie sur le continu de la parole, du corps-langage, quitte à réduire selon ses détracteurs la langue à une vision socio-historiciste et assignant les problèmes de traduction à une théorie du langage en général. Il resterait bien sûr à cerner

le concept de « social » chez Meschonnic que d'aucuns raccrochent hâtivement à la sociologie de la traduction (voir plus loin). Meschonnic a écrit beaucoup d'articles, dans un ton très souvent polémique : son plaidoyer, sans cesse repris, est entaché parfois d'une rhétorique excessive, d'une lisibilité ardue. Controversé, il a multiplié les controverses, se complaisant dans une sorte de tour d'ivoire et ignorant trop souvent d'autres références que les siennes. On peut comprendre qu'il soit lui-même peu accessible, peu traduit, pour ne rien dire de l'exaspération qu'il a pu susciter de temps à autre, caricaturant une certaine figure de l'intellectuel, ce qui expliquerait la faible diffusion de ses écrits, de sa pensée.

Le chercheur de l'université d'Ottawa dont la thèse a porté sur le premier romantisme allemand, Charles Le Blanc, peut facilement être perçu comme un continuateur de ce regroupement philosophique [2009, 2019]. Dans son essai de 2019, sa division de la traductologie en trois ordres [2019 : 16] – pragmatique (étude des pratiques), analytique (étude des traductions) et critique (des discours sur la traduction) – comme sa reconceptualisation du problème de la traduction de l'esprit ou de la lettre, à partir de l'idée de différence et en s'appuyant sur l'histoire comme vecteur essentiel de l'analyse traductologique, résonnent des réflexions antérieures, rappelées ci-dessus.

Les trois prochains regroupements vont être traités plus rapidement, leur incidence sur la traductologie, francophone ou pas, ayant été moindre, me semble-t-il.

Le point de vue interprétatif a été représenté surtout par D. Seleskovitch et par M. Lederer [2005], à l'ESIT de Paris, à partir de 1968. Son atout a été de déplacer la recherche de la langue vers le sens (longtemps refoulé en linguistique), du produit fini (longtemps évalué selon la correspondance biunivoque de deux systèmes linguistiques) vers le processus. Après Nida et d'autres, Seleskovitch et Lederer vont distinguer trois phases dans le traduire dont celle problématique de la déverbalisation : le sens ne serait pas lié aux mots, rapprochant ainsi cette théorie des travaux en psychologie et en neuropsychologie de l'époque (comme ceux de J. Piaget, J. Barbizet) et des travaux de certains linguistes ou philosophes du langage (comme Coseriu, Sperber et Wilson). Entre compréhension et reformulation (ou reverbération ?), il y aurait un moment hors langue, favorable à la saisie d'un sens cognitif et affectif. Aucune expérience ou recherche n'a jamais pu confirmer cet affranchissement supposé des signes linguistiques, cette pensée sans langage. Ce qui n'empêche que le point de vue

interprétatif a eu une pertinence pédagogique, aidant les formateurs et interprètes à faire saisir par les apprenants que ces deux modes de transfert ne sont pas un mot-à-mot et ont une autre dimension qu'exclusivement linguistique. On peut aussi dire que ce point de vue annonce les travaux plus tardifs orientés vers les processus cognitifs.

Le point de vue historique et pédagogique a été servi par des universitaires, comme M. Ballard (université d'Arras) [1992, 2013], Balliu (ISTI, Bruxelles) [2002], Delisle (université d'Ottawa) [1995, 1999, 2002] et D'hulst (université de Courtrai et de Louvain)²¹, déjà cité dans les sections 1 et 2 [1990, 2014, 2018] – convaincus que la traductologie ne peut trouver ses fondements que dans l'analyse scientifique de son passé. Leurs publications²², nombreuses et diversifiées dans leur thématique, ont servi et servent encore à la fois les étudiants par leur souci de former aux métiers de la traduction et les chercheurs en quête de repères historiques du développement de la traduction et des réflexions qu'elle a suscitées.

Pour le point de vue littéraire, nous ne citerons que deux noms, ce qui est injuste vis-à-vis des nombreux auteurs qui ont abordé sous divers angles la littérature, base foncière de la traductologie depuis les années 1970. R. Grutman [1997] de l'université d'Ottawa a introduit les enjeux de la traduction du multilinguisme, ou l'interaction entre langues ou variétés de langue au sein même d'un texte littéraire, comme aussi les enjeux de l'auto-traduction, remettant en question dans les deux cas la binarité des activités traductives. Quant à F. Wuilmart, traductrice littéraire professionnelle de Belgique, elle a présenté le rôle de la lecture dans l'interprétation du texte à traduire, comme aussi par exemple les dangers du nivellement dans la traduction littéraire.

Le dernier regroupement auquel nous référons pour les défricheurs se rapporte au point de vue sociologique – tournant qui a suscité nombre de monographies et d'articles dès la fin des années 1990 (voir aussi section 7). Aussitôt que la traduction a été considérée dans ses contextes (social, historique, culturel, idéologique) de production et de réception, il est évident que des études de type sociologique devaient être réalisées. A. Brisset [1990], J.M. Gouanvic [1999, 2007], D. Simeoni [1998], Buzelin (articles publiés depuis 2004), exerçant tous au Québec, ont été les initiateurs de ce

²¹ Notons que Ballard a eu sa thèse dirigée par P. Bensimon, Delisle par D. Seleskovitch et L. D'hulst par J. Lambert.

²² Pour ne pas allonger la liste des références, je m'abstiens ici de mentionner leurs ouvrages liés à la formation des traducteurs.

tournant, à des degrés divers et pour des raisons différentes. Je ne citerai ici que les premières publications qui ont lancé le changement. Ainsi, si Brisset a associé la traduction de textes dramatiques à la problématique de l'identité québécoise, alors soumise à l'hégémonie de l'anglais, Gouanvic s'est plutôt penché sur la sociologie de l'adaptation de nouveaux genres (science-fiction, roman d'aventure, roman policier) dans le champ littéraire français (1930-1960). Si la première suit le modèle fonctionnaliste de Toury, le second s'engage délibérément en empruntant à Bourdieu. Quant à Simeoni, trop tôt disparu pour avoir laissé un ouvrage substantiel, il s'est intéressé aux manières dont les traducteurs percevaient et se représentaient leur métier, la portée sociale de la traduction et de la traductologie, sans oublier ses réflexions d'ordre méthodologique pour constituer des sociographies de traducteurs [Nouss & Buzelin 2013]. En d'autres termes, si son *corpus* de publications est limité, son influence perdure si on considère par exemple les travaux sur les profils, les statuts, les habitus des traducteurs, leurs conditions de travail, leur degré de satisfaction, etc. Buzelin a essayé (et le fait toujours) de resituer la traduction littéraire dans un contexte institutionnel élargi grâce à son recours à l'enquête de type ethnographique et sociologique portant sur les éditeurs (petits, indépendants) du Québec.

A ce quarteron s'ajoutent au moins deux chercheurs actifs en France : Sapiro [2008, 2012] et Chalvin [2019]. La première et son équipe se sont penchées sur les raisons, les contraintes et les influences qui font qu'on traduit à tel moment tel écrivain, tel auteur en sciences sociales, la traduction s'inscrivant dans un réseau de forces et d'intérêts et une lutte de pouvoir, toujours complexes et qu'elle peut à son tour révéler, devenant ainsi plus qu'un passage d'un texte entre deux langues/cultures. Chalvin, traducteur de l'estonien et professeur à l'INALCO, mérite sa place ici pour avoir initié le projet novateur d'une histoire de la traduction (littéraire) en Europe médiane (voir section 3 sur la notion d'« aire traductionnelle »), élargissant le spectre de l'Europe trop souvent réduite à sa dimension occidentale et rattachant les traductions et les traducteurs à leur contexte socio-institutionnel. Il faut dire que si le projet a été publié en 2019, il a démarré bien plus tôt, dès 2010, à un moment où l'histoire était encore dans les limbes de la traductologie.

D'évidence, notre présentation en divers regroupements et notre sélection de chercheurs ne permet pas de donner crédit à d'autres auteurs comme, pour le Canada, B. Mossop (sur les préoccupations de la traduction institutionnalisée dans un État bilingue, ou encore sur la révision,

déjà scrutée par P. Horguelin dans les années 1970), J.Cl. Gémard (fervent de la jurilinguistique, de la terminologie des deux systèmes juridiques en place dans le pays), P. St Pierre et S. Simon (embrayant la traduction au contexte historique, au statut des langues, aux zones de contact de ces langues), B. Folkart (sur le conflit des énonciations), etc. Ou encore pour la Belgique où nombre d'universitaires individuels ont eu le souci de distinguer la traductologie de son terrain en littérature comparée, ayant des projets porteurs (comme J. Lambert) mais il faut dire également que certains chercheurs belges de langue néerlandaise ont vite émigré et écrit en anglais, comme A. Lefevère, T. Hermans. Peut-on dire que l'école Tel Aviv-Leuven (dite parfois et abusivement « école de la manipulation ») a davantage renouvelé les TS que la traductologie ? Ou encore pour la France où des universitaires comme D. Gile, D. Gouadec ont pu dès la fin des années 1980 poser des jalons en didactique de la traduction/de l'interprétation, en terminologie, en traduction spécialisée, en interprétation de conférence à partir de leurs réflexions souvent empiriques et conceptuelles.

Que conclure de ce tour d'horizon allant des années 1970 à la fin des années 1990 ? La césure avec l'avant (voir sections 1 et 2) ne date pas de la fin de la seconde guerre mondiale, mais plutôt des années 1970, alors que les programmes universitaires de formation se multiplient, que TAUM-météo (traduction automatique de l'université de Montréal des prévisions météorologiques) est opérationnel en 1977, que des associations de traducteurs se mettent en place, que la traduction est graduellement prise en compte dans les politiques publiques, que la Communauté Européenne s'élargit à 11 langues en 1995, puis à 20 en 2004... La traduction sort enfin de sa position ancillaire ; traducteurs, écrivains, poètes, universitaires, décideurs, informaticiens réfléchissent à haute voix à propos des impacts de la traduction, avec les premiers outils informatisés, sur la culture en général, sur la littérature, sur les langues et leur créativité lexicale et terminologique, sur les produits à localiser, etc. Enfin, les études sur le traducteur se font bien avant les *Translator studies* : on l'a vu, le traducteur comme lecteur, médiateur, agent subalterne est l'objet d'un regard soutenu des Admirals, Berman, Meschonnic, Seleskovitch, comme si la traduction ne pouvait plus ignorer ceux/celles qui la font.

5.3. La traduction des TS en français/de la traductologie en anglais

Un des paradoxes dans notre discipline supposée observer, analyser, expliquer les échanges multilingues est que la théorie elle-même demeure assez

peu traduite, notamment lorsqu'elle est écrite en une autre langue que l'anglais. Depuis plusieurs décennies déjà, le seul anglais comme langue des TS est dénoncé non seulement parce qu'il contredit l'existence même de la traduction, mais aussi parce qu'il accentue l'épistémicide ou anéantissement des autres systèmes de connaissance, ainsi que des autres modes de penser. Cela étant dit, considérons maintenant la place du français dans les TS en général. Naguère certaines revues accompagnaient leurs articles de résumés en anglais, français, parfois espagnol. Seules parmi les revues internationales reconnues, *Meta* et *Babel* poursuivent cette tradition alors que *Target* l'a abandonnée, allant même jusqu'à traduire en anglais des titres en français. Par ailleurs, des institutions internationales comme l'ONU et ses agences, l'UE, etc. ont une politique de plusieurs langues officielles mais voient de fait une langue de travail prédominer, réduisant la traduction à une fonction plutôt secondaire.

Qu'en est-il de l'importation des théories de la traduction ? Il faut d'abord noter que chaque métalangage a ses spécificités dénominatives, la terminologie entre les langues n'étant pas structurée de la même manière, avec une histoire différente, même si pendant longtemps cette terminologie de la traductologie n'a semblé poser aucun problème comme si les termes étaient univoques, de portée universelle. Puis lorsqu'on s'est interrogé sur la circulation des idées, des concepts, y compris celui de traduction, le vocabulaire de la traductologie est devenu objet d'intérêt [Delisle et al. 1999 ; Gambier & Van Doorslaer 2007 ; Delisle 2021 : 4-7]²³, jusqu'à mobiliser des membres de l'EST/European Society for Translation Studies, soucieux de divulguer des données traductologiques sur Wikipédia et à créer un comité (depuis 2017) ad hoc pour améliorer la qualité de l'information sur la traduction et la traductologie disponible sur le Net... en anglais. D'autres initiatives ont éveillé aux défis d'une traductologie multilingue. Par exemple les 400 traductions en 14 langues de certaines des 210 entrées des cinq volumes du *Handbook of TS* et le site multilingue de *Target* (surtout depuis le volume 24, 2012) où sont proposés des traductions d'articles en 13 langues, supervisées par les 17 membres du Conseil consultatif. Toutes ces traductions sont le fait de plus de 300 traducteurs volontaires. Resterait à mesurer l'impact de ces traductions en termes de

²³ La terminologie quadrilingue (allemand, anglais, espagnol, français) de Delisle et al., collectée « en vue de l'enseignement de la traduction », a été traduite depuis en 18 autres langues, de l'afrikaans au bulgare, du galicien au thaï, avec souvent une sélection de termes assez différente de celle de l'original.

nombre de lecteurs. Ces efforts ont au moins le mérite de sensibiliser à la terminologie de la traductologie et de permettre de pouvoir discuter des tenants et aboutissants de la recherche dans sa propre langue, en particulier envers des non-spécialistes.

Qu'en est-il donc de la traduction d'ouvrages complets ? D'abord, il faut constater le déséquilibre temporel, géographique et linguistique, entre avant et après les années 1960. Avant, on a des emprunts limités via des citations, des extraits de Goethe, Novalis... ; après, on a des œuvres canoniques de Luther, Humboldt, von Schlegel, Schleiermacher, Benjamin, Gadamer, etc. Le monde germanique n'a donc pénétré les sphères traductologiques francophones que lentement, de manière souvent fragmentée et confidentielle, parfois par l'intermédiaire de revues comme *TTR*, *Babel*. Une traductrice comme Catherine Bosquet de Genève poursuit cet effort, en proposant par exemple une retraduction en 2000 de l'*Art de traduire* de Luther mais qui a aussi traduit K. Reiss [2002]. Le monde anglo-américain des TS n'a pas besoin, semble-t-il, de traduction, avant comme après les années 1960, à part Nida et Taber [1969] publié en français par l'Alliance Biblique Universelle [1971]. Les références traductologiques d'ailleurs restent clairsemées et inégales, dépendantes souvent de presses universitaires. Ainsi *l'Introduction à une théorie de la traduction* (1953) de Fedorov, traduit en 1968, est resté un tapuscrit confidentiel à Bruxelles alors que E. Etkind (*Un art en crise. Essai de poétique de la traduction poétique*, 1982), écrit en russe en France mais sans original publié en URSS, a été diffusé par un éditeur de Lausanne. U. Eco a été en revanche publié par de grands éditeurs de Paris – ses romans, ses essais en sémiotique et autres, ainsi que son volume *Dire presque la même chose*, chez Grasset (2007 ; original italien de 2003).

Dans le sens inverse (du français vers les langues étrangères), les traductions semblent aussi assez aléatoires, du dernier chapitre de Cary [1956] en allemand à Berman [1984 et 1995] traduits en anglais respectivement en 1992 et 2009, à Meschonnic (2007) mis en espagnol en 2009 puis en anglais en 2011, après que trois de ses articles aient été aussi traduits en anglais dans des revues comme *Critical Inquiry* [1988], *New Literary History* [1992] et *Target* [2003]. Ou encore un article de Sapiro en anglais dans *Translation Studies*, 1 (2) : 154-166. Le long débat entre Derrida et Searle (1977-1988), en partie lié à la traduction de Austin en français, aurait-il bloqué tout effort de rapprocher, de traduire les discours académiques en français et en anglais ? Ou est-il le signe que la traductologie qui serait

basée sur la philosophie du langage continentale ne pourrait que s'opposer à une vision basée sur la philosophie analytique ? Le dilemme est trop réducteur (comme si la traductologie devait se confondre avec une philosophie du langage) et trop schématique pour appréhender la circulation et la réception des travaux en traductologie dans les milieux anglo-saxons. D'autres angles peuvent être choisis. Ainsi, sans trop se complaire à une approche statistique ou bibliométrique, on peut constater ce qui suit. Si on considère la 4^e édition de *Introducing TS* de J. Munday [2016]²⁴, on peut noter que Vinay et Darbelnet y sont cités presque 20 fois, Berman 11 fois, Mounin trois fois et Ladamir, Meschonnic, jamais ; Gile, Seleskovitch et Lederer y sont cités quatre fois en tout, ce qui n'est guère surprenant si l'interprétation n'est pas ou peu du ressort des TS selon ce manuel de Munday – la 1^{ère} édition ne faisant pas du tout référence à ces chercheurs-interprètes). Du Canada, Brisset et Harris sont absents, au contraire de Simon comme représentante de l'approche féministe de la traduction, et, de Delisle, de façon allusive²⁵. Aucun *key text*, listé pour chacun des 12 chapitres, n'est mentionné dans une autre langue que l'anglais. Si on scrute la bibliographie (3^e édition de 2012 : 321-348), on relève, sur 500 références environ, la présence de 37 titres en langues étrangères, soit 7,4 % du total (16 en français²⁶, 15 en allemand, deux en russe, deux en espagnol, un en tchèque et un en latin). En fait, si on observe bien, on constate que Berman est vassalisé à Venuti qui « a encouragé avec force commentaires et suggestions » l'éditeur du manuel (selon les *Acknowledgements* de chaque édition). Comment ? Dans *The Translator's Invisibility* [1995/2008], Venuti démonte la domestication pour se faire sourcier (défenseur de la *foreignization*), comme Benjamin, Nabokov... et Berman (voir 5.1). Il ne cite aucun des ciblistes comme Ladamir, Mounin, Etkind. De même dans son *TS Reader* [2012, 3^e éd.], il a traduit des extraits de Berman, de Derrida,

²⁴ De la 1^{ère} édition (2001) à la 5^{ème} (2022), le nombre de langues citées augmentent, un bref regard est jeté vers les discours chinois et arabe sur la traduction mais les références et les approches anglosaxonnes demeurent surreprésentées, comme si les auteurs d'ailleurs relevaient du passé ou de sous-domaines (périphériques ?) des TS, comme si les modèles de Halliday, de House, de Hatim et Mason avaient encore plus à dire que les travaux sur la localisation, la multimodalité, etc.

²⁵ Outre les traductologistes cités, le manuel réfère à quatre autres noms francophones : Derrida, Ricoeur, Bourdieu et... Baudelaire (traduit par W. Benjamin).

²⁶ Sont référencés des titres de Berman, Chuquet, Delisle, Dolet, Gouanvic, Lambert, Larose, Lederer, Lévi Strauss, Malblanc, Mounin et Saussure.

Ladmiral et Mounin n'étant qu'allusivement nommés dans le chapitre de A. Brisset [p. 281-311]. Dans ces conditions, on peut se poser la question de la nature des TS : c'est aussi un discours de parti pris idéologique qui ne dit pas toujours ses critères de sélection. Cependant dans ce tableau guère optimiste des relations inter-linguistiques en traductologie, on n'oubliera pas la reconnaissance de Ladmiral par Newmark, au moins à propos de la paire sourcier/cibliste [1991], et par M. Cronin [2000, 2003], de celle de Mounin par S. Bassnett [2002], et de celle de Meschonnic par A. Pym [2007]. On n'oubliera pas non plus les traductions de Ladmiral [1979] en portugais [1979], croate [2007] et grec [2007].

Bibliographie

- Assis Rosa, A. (2018), « Forms and Formats of Dissemination of Translation Knowledge », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (eds), *A History of Modern Translation Knowledge. Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 203-216, <https://doi.org/10.1075/btl.142.26ass>.
- Baker, M., Saldanha, G. (eds) (1998), [2009, 2019], *Encyclopaedia of Translation Studies*, Routledge, Londres.
- Ballard, M. (éd.), (2006), *Qu'est-ce que la traductologie? Actes du colloque organisé à Arras, 26-28 mars 2003*, PU, Arras.
- Ballard, M. (1992) [1995], *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions*, PU de Lille, Lille.
- Ballard, M. (2013), *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck, Bruxelles.
- Balliu, Ch. (2002), *Les traducteurs transparents. La traduction en France à l'âge classique*, Éd. du Hazard, Bruxelles.
- Balliu, Ch. (2003), *Louis Leboucher dit Georges Mounin* [Rassemble six textes de G. Mounin 1977-1986, une bibliographie sommaire et une mise en perspective de Balliu], Éd. du Hazard, Bruxelles.
- Banoun, B., Poulin, I., Chevrel, Y. (eds) (2019), *Histoire des traductions en langue française. XX^e siècle (1914-2000)*, Éd. Verdier, Lagrasse.
- Bastin, G., Bandia, P. (eds) (2006), *Charting the Future of Translation History: Current Discourses and Methodology*, University of Ottawa Press, Ottawa, <https://doi.org/10.2307/j.ctt1ckpfxh>.
- Benjamins, W. (1923), *Die Aufgabe des Übersetzers*, trad. en français en 1971 par M. de Gandillac, (*Œuvres 1 : Mythe et violence*, Denoël, Paris, 261-275), en

- 1991 par M. Broda (*Po&sie* 55, 150-158) et en 1997 par L. Lamy et A. Nouss (TTR 10 (2) : 13-69).
- Bennett, K. (2007), « Epistimicide! The Tale of Predatory Discourse », *The Translator*, 13 (2) : 151-169, <https://doi.org/10.1080/13556509.2007.10799236>.
- Berman, A. (1989), « La traduction et ses discours », *Meta*, 34 (4) : 672-679, <https://doi.org/10.7202/002062ar>.
- Berman, A. (1984), [1995], *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Gallimard, coll. « Essais », Paris.
- Berman, A. (1995), *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », Paris.
- Berman, A. (1999), *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*, Éd. du Seuil, Paris.
- Brisset, A. (1990), *Sociocritique de la traduction : théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Le Préambule, Longueuil, <https://doi.org/10.7202/035814ar>.
- Cary, E. (1956), *La traduction dans le monde moderne*, Georg & Cie., Genève.
- Cary, E. (1958), *Comment faut-il traduire ?*, PU, Lille [réédité en 1985, avec une introduction de M. Ballard (p. 9-23), et une bibliographie des ouvrages et articles d'E. Cary (p. 89-91)].
- Cary, E. (1963), *Les grands traducteurs français*, Georg & Cie., Genève.
- Chakrabarty, D. (2009), *Provincialiser l'Europe : la pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. de l'anglais par O. Ruchet & N. Vieillescazes [à partir de la seconde édition : *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*], Éd. Amsterdam, Paris.
- Chalvin, A. (2011), « Comment écrire une histoire aréale de la traduction ? », dans : A. Chalvin, A. Lange, D. Monticelli (eds), *Between Cultures and Texts. Entre cultures et textes*, P. Lang, Berne : 77-86.
- Chalvin, A., Muller, J.-L., Talviste, K., Vrinat-Nikolv M. (eds) (2019), *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane, des origines à 1989*, PU de Rennes, Rennes.
- Cordingley, A. (2021), « Genetic translation studies », dans : Y. Gambier, L. Van Doorslaer (eds), *Handbook of Translation Studies*, vol. 5, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 93-98.
- Delisle, J. (1997-1998), « Réflexions sur l'historiographie de la traduction et ses exigences scientifiques », conférence inaugurale de la rentrée universitaire à l'ISTI, Bruxelles, 26 septembre 1995 *Equivalences*, 26/2-27/1 : 21-43, <https://doi.org/10.3406/equiv.1997.1203>.

- Delisle, J. (1999), *Portraits de traducteurs*, PUO/Arras, PU, Ottawa, <https://doi.org/10.4000/books.apu.6191>.
- Delisle, J. (2002). *Portraits de traductrices*, PUO/Arras, PU, Ottawa, <https://doi.org/10.2307/j.ctv16qgt>.
- Delisle, J. (2021), *Notions d'histoire de la traduction*, PU Laval, Québec, <https://doi.org/10.2307/j.ctv1v7zd3v>.
- Delisle, J., Woodsworth, J. (dir.) (1995) [2014], *Les traducteurs dans l'histoire*, PUO, Ottawa [existe en versions anglaise, portugaise, espagnole, arabe et roumaine].
- Delisle, J., Lee-Jahnke, H., Cormier, M. (eds) (1999), *Terminologie de la traduction* [quadrilingue], John Benjamins Amsterdam/Philadelphie.
- D'hulst, L. (1990), *Cent ans de théorie française de la traduction. De Batteux à Littré (1748-1847)*, PU de Lille, Lille, <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.82258>.
- D'hulst, L. (2007), « Questions d'historiographie de la traduction », dans : F. Kittel, P. Armin, N. Greiner, Th. Hermans, W. Koller, J. Lambert, F. Paul (eds), *Übersetzung, Translation, Traduction ; An International Encyclopedia of Translation Studies*, vol. 2, Walter de Gruyter, Berlin/New York : 1063-1073.
- D'hulst, L. (2010), « Translation History », dans : Y. Gambier, L. Van Doorslaer (eds), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 397-405.
- D'hulst, L. (2014). *Essais d'histoire de la traduction. Avatars de Janus*, Classiques Garnier, Paris.
- D'hulst, L. (2018), « Transfer Modes », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (eds), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 135-142, <https://doi.org/10.1075/btl.142.18dhu>.
- D'hulst, L. (2019), « Avant la traductologie ; Méthodes, essais (1920-1960) », dans : B. Banoun et al. (eds), *Histoire des traductions en langue française. XX^e siècle (1914-2000)*, Éd. Verdier, Lagrasse : 239-275.
- D'hulst, L. (2022) « The History of Translation Studies as a Discipline », dans : Ch. Rundle (ed.), *The Routledge Handbook of Translation History*, Routledge, Londres : 3-22, <https://doi.org/10.4324/9781315640129-2>.
- D'hulst, L., Gambier, Y. (eds) (2018), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie, <https://doi.org/10.1075/btl.142>.
- Gambier, Y. (2007), « Y a-t-il une place pour une socio-translatologie? », dans : M. Wolf, A. Fukari (eds), *Constructing a Sociology of Translation*, John

- Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 205-217, <https://doi.org/10.1075/btl.74.15gam>.
- Gambier, Y. (2018), « Institutionalization of Translation Studies », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (eds), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 179-194, <https://doi.org/10.1075/btl.142.24gam>.
- Gambier, Y. (2020), « Historique de la relation entre linguistique, traduction et traductologie », dans : Y. Polat (éd.), *Traduction et linguistique : Les sciences du langage et la traductologie*, L'Harmattan, Paris : 13-40.
- Gambier, Y. (à paraître), « Traduction et enseignement des langues : Malentendus anciens et défis actuels », conférence en ligne : 19 janvier 2022.
- Gambier, Y. (à paraître), « La traductologie à la croisée de la sémiotique et de la linguistique », dans : A. Biglari, J.-M. Klinkenberg (eds), *Sémiotique et linguistique*, Paris : Honoré Champion.
- Gambier, Y., Van Doorslaer, L. (eds) (2007), *Target*, 19 (2) : *The Metalanguage of Translation* [repris dans la coll. « Benjamins Current Topics », 20, 2009], <https://doi.org/10.1075/target.19.2>.
- Gambier, Y., Van Doorslaer, L. (2016), « Disciplinary Dialogue with Translation Studies », dans : Y. Gambier, L. Van Doorslaer (eds), *Border Crossings. Translation Studies and other Disciplines*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 1-21, <https://doi.org/10.1075/btl.126.01gam>.
- Garnier, G. (1985), *Linguistique et traduction. Eléments de systématique verbale du français et de l'anglais*, Paradigme, Caen.
- Genette, G. (1987). *Seuils*, Éd. du Seuil, Paris [traduit en anglais en 1997 : *Paratexts. Thresholds of interpretation*].
- Genette, G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Éd du Seuil, Paris.
- Gonne, M., Merrigan, K., Meylaerts, R., van Gerven, H. (eds) (2020), *Transfer Thinking in Translation Studies: Playing with the Back Box of Cultural Transfer*, Leuven UP, Leuven, <https://doi.org/10.2307/j.ctv19j75n0>.
- Grutman, R. (1997) [2019], *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXème siècle québécois*, Fides/CETUQ, Saint-Laurent.
- Gouanvic, J.-M. (1999), *Sociologie de la traduction : la science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, Artois PU, Arras, <https://doi.org/10.4000/books.apu.6046>.
- Gouanvic, J.-M. (2007), *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français (1920-1960)*, Artois PU, Arras.

- Guidère, M. (2008) [2010], *Introduction à la traductologie*, Éd. de Boeck, Louvain-la-Neuve.
- Guillemin-Flescher, J. (1981), *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*, Ophrys, Gap/Paris.
- Harris, B. (2011), « Origins and Conceptual Analysis of the Term Traductologie/Translatology », *Babel*, 57 (1) : 15-31, <https://doi.org/10.1075/babel.57.1.02har>.
- Horguelin, P. (1981), *Anthologie de la manière de traduire. Domaine français*, Montréal : Linguatex, Montréal.
- Kelly, L. (1979), *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Basil Blackwell, Oxford.
- Ladmiral, J.-R. (1979) [1994], *Traduire. Théorèmes pour la traduction*, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot, 366 », Paris.
- Ladmiral, J.-R. (1995), « À partir de G. Mounin : esquisse archéologique », *TTR*, 8 (1) : *Orientations européennes en traductologie* : 35-64, <https://doi.org/10.7202/037196ar>.
- Ladmiral, J.-R. (2014), *Sourcier ou cibliste*, Les Belles Lettres, Paris.
- Ladmiral, J.-R., Meschonnic, H. (1981), « Poétique de.../Théorèmes pour... la traduction », *Langue française*, 51 : 3-18, <https://doi.org/10.3406/lfr.1981.5094>.
- Larbaud, V. (1946) [1997], *Sous l'invocation de St Jérôme*, coll. « Tel », Gallimard, Paris.
- Larose, R. (1987) [1989], *Théories contemporaines de la traduction*, PU Québec, Sillery.
- Le Blanc, Ch. (2009), *Le complexe d'Hermès. Regards philosophiques sur la traduction*, PUO, Ottawa.
- Le Blanc, Ch. (2019), *Histoire naturelle de la traduction*, Les Belles Lettres, Paris.
- Lederer, M., Israel, F. (dir.) (2005), *La théorie interprétative de la traduction : genèse et développement*, vol. 1, Minard Lettres Modernes Paris/Caen.
- Meschonnic, H. (1982), *Critique du rythme. Anthropologie du langage*, Verdier, Paris.
- Meschonnic, H. (1995), *Poétique du rythme, politique du sujet*, Verdier, Paris.
- Meschonnic, H. (1999), *Poétique du traduire*, Verdier, Paris [reprend, récapitule des idées déjà exprimées dans *Pour la Poétique I* (1970) et *II* (1973)].
- Meschonnic, H. (2007), *Éthique et politique du traduire*, Verdier, Paris [trad. en anglais par P. P. Boulanger en 2011, chez J. Benjamins].
- Mounin, G. (1955) [1994], *Les belles infidèles*, Cahiers du Sud, Paris.
- Mounin, G. (1963) [1976, 1990], *Problèmes théoriques de la traduction*, préface de D. Aury. Thèse de doctorat d'état en linguistique générale, soutenue le 10 juin 1963 à la Sorbonne, Paris.

- Nous A., Buzelin, H. (eds) (2013), *TTR 26 (2) : Traduction et conscience sociale. Autour de la pensée de Daniel Simeoni*.
- Pergnier, M. (1978), [1993, 2017], *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, thèse soutenue à Rennes II, le 4 décembre 1976, Atelier de reproduction des thèses, Lille.
- Rastier, F. (2018), *Faire sens. De la cognition à la culture*, Classiques Garnier, Paris.
- Reiss, K. 1971. *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, trad. de l'allemand par C. Bocquet, Artois Presses Universitaires, Arras.
- Ricoeur, P. (2004), *Sur la traduction*, Bayard, Paris.
- Robinson, D. (1997), [2002], *Western Translation Theory: From Herodotus to Nietzsche*, St Jerome, Manchester.
- Salama-Carr, M. (2009), « French Tradition », dans : M. Baker, G. Saldanha, *Encyclopaedia of Translation Studies*, Routledge, Londres : 404-410.
- Sapiro, G. (dir.) (2008), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Éd. du CNRS, Paris, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.9468>.
- Sapiro, G. (dir.) (2012), *Traduire la littérature et les sciences humaines : conditions et obstacles*, Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, <https://doi.org/10.3917/deps.sapir.2012.01>.
- Sapiro, G. et al. (2019), « Les grandes tendances du marché de la traduction », dans : B. Banoun et al. (eds), *Histoire des traductions en langue française. XX^e siècle (1914-2000)*, Éd. Verdier, Lagrasse : 55-176.
- Schleiermacher, F. (1813/1999), *Des différentes méthodes de traduire*, trad. de l'allemand par A. Berman et C. Berner, Le Seuil, coll. « Points Essais », Paris.
- Simeoni, D. (1998), « The Pivotal Status of the Translators' Habitus », *Target*, 10 (1) : 1-39, <https://doi.org/10.1075/target.10.1.02sim>.
- Susam-Saraeva, Ş. (2017), « In Search of an International Translation Studies: Tracing *terceme* and *tercûme* in the Blogosphere », *Translation Studies*, 10 (1) : 69-86, <https://doi.org/10.1080/14781700.2016.1219273>.
- Steiner, G. (1975) [1992, 1998], *After Babel: Aspects of Language and Translation*, Oxford UP, Oxford [trad. en français par L. Lotringer et P. E. Dauzat : *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, Albin Michel, Paris, 1978, 1992, 1998].
- Tahir Gürçağlar, Ş. (2013), « Translation History », dans : C. Millan, F. Bartrina (eds), *The Routledge Handbook of Translation Studies*, Routledge, Londres : 131-143.

- Taivalkoski-Shilov, K. (2021a), « Périphéries vs centres: le cas de la traductologie en Finlande », *Romanica Wratislaviensia*, 68 : 197-211, <https://doi.org/10.19195/0557-2665.68.13>.
- Taivalkoski-Shilov, K. (2021b), « La réception de la pensée française en Finlande : que nous enseignent les voix contextuelles des traductions de Barthes et Foucault », *Palimpsestes*, 35 : 75-90, <https://doi.org/10.4000/palimpsestes.7120>.
- Tymoczko, M. (2018), « The History of Internalization in Translation Studies and Its Impact on Translation Theory », dans : L. D'hulst, Y. Gambier (eds), *A History of Modern Translation Knowledge: Sources, Concepts, Effects*, John Benjamins, Amsterdam/Philadelphie : 153-169, <https://doi.org/10.1075/btl.142.21tym>.
- Van Doorslaer, L., Naaijken, T. (eds) (2021), *The Situatedness of Translation Studies. Temporal and Geographical Dynamics of Theorization*, Brill, Boston.
- Venuti, L. (1995) [2008, 1018], *The Translators' Invisibility: A History of Translation*, Routledge, New York.
- Vinay, J.-P., Darbelnet, J. (1958), *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Didier/Beauchemin, Paris/Montréal [traduit en anglais en 1995].
- Wakabayashi, J. (2005), « Translation in the East Asian Cultural Sphere: Share Roots, Divergent Paths », dans : E. Hung, J. Wakabayashi (eds), *Asian Translation Tradition*, St Jerome, Manchester : 17-65.

RÉSUMÉ

Dans un premier temps, nous cernons l'avant-traductologie puis les enjeux d'une historiographie de la traductologie, avant de saisir les débats autour du terme de « traductologie » dans les années 1970, notamment les motivations des divers équivalents suggérés pour *Translation Studies* (TS).

Dans un second temps, nous référons d'abord aux précurseurs (années 1950-1960), ensuite aux défricheurs (années 1980) de cette traductologie de langue française : quels noms ressortent de cette période récente et en quoi ont-ils fait progresser la réflexion ? Un point particulier retient ensuite notre attention : celle de la traduction des TS en français et de la traductologie en anglais. Enfin, pour circonscrire la dimension socio-institutionnelle de la discipline, nous étudions les paramètres, les facteurs qui ont favorisé et favorisent encore cette traductologie francophone, comme les associations, les lieux et programmes de formation, les organes de recrutement, ainsi que certains canaux de diffusion (écoles doctorales,

équipes de recherche, revues, collections). Notre dernière interrogation porte sur les influences, directes et indirectes, de chercheurs francophones en sciences humaines et sociales sur les TS et la traductologie.

En conclusion, nous revenons sur la notion d'« aire traductologique francophone », afin d'en mesurer éventuellement la pertinence pour une historiographie en devenir.

Mots-clés : aire traductologique, défricheur, facteurs socio-institutionnels, précurseur, traductologie

ABSTRACT

Milestones for a Historiography of the Francophone Translation Studies Field

First, we identify the period before traductologie and then the issues of a historiography of translation studies, before grasping the debates around the term “translation studies” in the 1970s, in particular the motivations of the various equivalents suggested for *Translation Studies* (TS).

In a second step, we refer to the precursors (1950s-1960s) and the pioneers (1980s and 1990s) of this French-language translation studies: what names emerge from this recent period and how have they advanced the reflection? Then we turn our attention to the problem of the translation of TS into French and translation studies into English. Finally, in order to define the socio-institutional dimension of the discipline, we study the parameters and factors that have favored and still favor this French-speaking translation studies, such as associations, training places and programs, recruitment bodies, as well as certain channels of dissemination (doctoral schools, research teams, journals, collections). Our final question focuses on the direct and indirect influences of French-speaking researchers in the humanities and social sciences on TS and translation studies.

In conclusion, we focus on the notion of a “French-speaking translation area” and consider its relevance for a historiography in the making.

Keywords: pioneer, precursor, socio-institutional factors, translation area, translation studies